

Textes de

Joachim SASTRE

Prélude

Je suis assis sur une chaise. Je contemple la nuit depuis ma fenêtre ouverte. Je sens la brise parcourir mon corps et la pièce dans laquelle je me trouve. En dépit de trouver le sommeil, je tente de rêver éveillé. Je compte les étoiles, une à une, les aimant toutes d'un amour inconditionné. J'espère, un peu plus à chaque instant, que le regard brûlant des astres rallume la flamme en moi. Face à ce paysage magnifique, mon esprit s'évade. Il parcourt la ville, doucement, comme une âme un peine. Je parcours la ville, d'une démarche lente et hésitante. Je suis légèrement courbé, me serrant les mains au niveau de ma poitrine, mal à l'aise devant ce monde. Un étranger né ici depuis toujours, cherchant son chemin dans cet univers inconnu. Il est tard. Les passants se font rares. Les rues se vident. Je croise malgré tout deux amants, se tenant la main. Ils marchent, heureux et souriants, insouciant, de cette démarche oublieuse de tout sauf de l'être aimé. Leurs pas sont légers, leurs âmes sont amoureuses. Seul comme je suis, je ne peux que les suivre, en espérant être touché par leur joie si pure. Ils rigolent, font semblant de se disputer. Cette situation me donne envie de rire. Ce contraste si grand entre eux et moi. Deux êtres s'aimant plus que tout au monde face à un épouvantail tourmenté et seul. Leurs regards pleins de joie et d'illusions. Mes yeux trop réels, pleins de mélancolie et de drame. Riez mes amis, mes pairs, vivez, cet instant n'est pas éternel. Vous verrez quand l'amour vous abandonnera... Je passe mon chemin, lassé par ces gens heureux. Je croise quelques ivrognes sur les bords des ruelles, noyant peines et chagrins dans l'amer liquide. Des gens de rien, des gens comme nous tous, qui cherchent un moyen de rire, de fuir. Buvez mes amis, pleurez. Pour vous et moi, rien ne changera jamais. Je me trouve face à de grands escaliers, à côté d'un imposant bâtiment. Je gravis les marches, une à une, comme j'ai aimé les étoiles. Je me sens pareil à Sisyphe poussant son rocher, ses peines et ses tourments. J'arrive en haut des marches. Je me tourne. D'ici, je peux voir tous les toits du nord de la ville. Je suis seul, avec l'impression de dominer ce petit monde. Je ne suis pas un conquérant. Je saisis alors un bâton, je m'appuie dessus en guise de canne, le tenant légèrement incliné vers l'horizon. Je pose mon pied sur un rebord en béton qui borde l'escalier devant moi. Me voilà contemplateur, comme les rêveurs de ces peintures de paysages. Je me sens si paisible face à cette vision si tranquille. Je me sens si seul au milieu de cette grande ville. Je me retourne et

reprends ma route, je traverse bientôt une grande esplanade, bordée de hauts arbres et traversée par un large chemin de terre. Je suis écrasé par l'immensité de ce lieu. Je me retrouve, petit vide perdu dans l'effervescence avec néant pour cœur. Je marche autant dans ce monde que dans mes pensées. Ainsi, je songe. L'idée de mettre fin à mes jours me vient souvent. Après tout, je suis seul, incompris de tous. Beaucoup de personnes comptent sur moi. Est-ce que quelqu'un compte réellement pour moi ? Je suis si impuissant. Ce vaste univers est-il ma prison ? Si. J'aime. Une femme, elle aussi tourmentée. Je ne sais si elle m'aime mais nous sommes amants. Je ne sais que faire face au mal qui va bientôt me l'enlever. Elle, qui me comprend, que je comprends. Que je ne verrai plus. Elle va partir, pendant longtemps, durant l'éternité. Un adieu contre amour, c'est à cela que se résument nos vies. Je ne cesserai jamais de l'aimer, où qu'elle aille. Je pense aux gens qui m'entourent. Quelquefois, il m'arrive que l'un d'entre eux me fasse des reproches. Il est vrai qu'ils ne peuvent comprendre si je ne leur dis rien. Mais, ils ne me comprendront pas lorsque je leur aurai dit. Ils me disent de leur faire confiance. Mais quelle confiance ? Je les connais si peu. Ils ne font pas partie, ils ne sont rien. Ils me côtoient, c'est tout. Comment ne pas comprendre que quelqu'un soit seul au milieu d'une foule ? Qu'ils gardent Leur tromperie pour eux, je vois clair dans leur égoïste altruisme. Je les trouve juste envahissants. Après tout, ils ne se mentent qu'à eux-mêmes. Une légère brise me pousse en avant. Je quitte l'esplanade. Je rentre dans une place, faite comme une scène de théâtre, prête à voir se dérouler une nouvelle tragédie. J'observe les lieux, je contemple ce qui m'entoure. Après une longue respiration, je me dirige vers une fontaine, au milieu de cet endroit. Une fois près d'elle, je remarque qu'elle est sèche. Je monte alors à son sommet. Je lève alors la tête, j'ouvre les yeux. Pourquoi les larmes me gagnent-elles lorsque je regarde le ciel charbon parsemé d'étoiles ? Le froid me saisit. Je suffoque. Je me noie dans ce monde trop grand. Je sombre, au gré d'une douce partition de piano, triste musique. Je perds l'équilibre. Je ne vois plus rien dans ce flot de solitude. Vais-je un jour retrouver ma lumière. Toute ma vie tourne en rond, s'égare dans mes tourments. Je n'ai plus d'espoir, plus de rêve. J'ai tout perdu, je me suis perdu. Pour cacher mes larmes aux astres, je baisse la tête. Je remarque alors une jeune femme, assise au bord de la fontaine. Elle me regarde, pleurant elle aussi, en regardant les cieux. Sa chevelure de nuit ondule face à la brise. Ses yeux sont échos aux miens. Des yeux verts dans lesquels on peut voir les profondeurs de l'océan, ce bleu sombre et mélancolique, un regard

tourmenté. Nous sommes tous deux vêtus de noir, avec cette peau pâle des gens tristes. Je descends de la fontaine pour la rejoindre. Nous faisons la même taille, si semblable mais si différents. La musique se fait valse. Elle me prend la main, je lui prends la main. C'est elle, je l'ai reconnue. Elle, qui doit bientôt s'enfuir, à jamais. Alors, nous dansons sur la place déserte, seuls, terriblement seuls dans l'immensité du monde. Nous dansons, ensemble dans le froid de nos souvenirs, d'une valse sensuelle et langoureuse, ne reflétant que mélancolie et douceur. Nous dansons, encore et encore, à en perdre le nord, à en perdre la vie, à en perdre la raison. Nous valsons, toujours, à nos peines, à nos chagrins, à nos solitudes, à nos tourments, à notre amour, de longues minutes à tourner, sans échanger un mot. Les amants d'un soir, d'une nuit, d'une éternité à jamais gravée dans nos cœurs. Puis la fin de cette musique, ce long baiser, sous le regard brûlant des étoiles. Un baiser plein d'amertume et de douceur. Elle se retire, m'enlace à nouveau. Elle me chuchote : « Ne m'oublie pas, n'oublie pas mon nom ». Alors je lui réponds : « Comment le pourrais-je ? Toi non plus ne m'oublie pas ». Elle me sourit, d'un sourire triste et amoureux. Elle me prend la main et me tire en direction de la gare. Nous arrivons à l'intérieur. Elle est déserte. Nous descendons jusqu'aux quais. Nous nous asseyons. Mon amante pose sa tête sur mon épaule. Ainsi, nous attendons, je ne sais quoi, je ne sais pourquoi. Il s'écoule de longues heures, à nouveau. Un train arrive tout à coup, s'arrête devant nous. Alors, elle se lève. Je la suis. Elle me prend dans ses bras. Je comprends, je viens de comprendre. Ainsi elle s'en va. Nous pleurons tous deux, enlacés dans une ultime étreinte, nous disant à voix basse des adieux, des « Je t'aime ». Nous échangeons à nouveau un baiser amer. Puis, elle recule, entre dans le train, tout en me regardant. La porte se ferme. Nos regards se croisent pour la dernière fois. Elle pose une de ses mains sur la vitre. Ses yeux s'emplissent d'amour et de souffrances. Ô infernaux tourments, ô mélancolie meurtrière, pourquoi ne me tuez-vous point ? Faites-moi donc la rejoindre ! Le train siffle. Je pose ma main contre la sienne, je peux presque sentir sa peau à travers la vitre. Le train part, au loin, direction l'inconnu. Je reste sur le quai, perdu, triste, à moitié mort. Elle est partie, à jamais, sans doute. Je remonte dans le hall désert de la gare. Je n'avais pas vu, en venant, ce grand et magnifique piano au milieu de ce lieu. Alors, je m'assieds sur le tabouret devant lui et je joue. À nos peines, à nos tourments, à nos souffrances, à notre amour. Je joue, la même valse qui a guidé nos pas sur la place. Je joue, jusqu'à ce que le soleil se lève. Je regarde l'aurore par ma fenêtre. Je pense à elle, loin

de moi pour toujours. Mon amante, mon amour, ma belle orchidée noire.
Que m'empêche-t-il de prendre ce même train, à la nuit tombée, pour tenter
de la rejoindre dans l'inconnu ? Je suis le voyageur sur l'ultime galion, elle est
la vague qui va me faire chavirer...

Tourments

Tout est sombre, obscur. La blanche lumière m'entoure. Un songe. Je rêve. Ce n'est qu'un songe. Je ne veux pas me réveiller. Je vais me réveiller. Je ne suis pas de ce monde. Je ne suis qu'un solitaire épouvantail, torturé par la vie, elle qui est si douce, parfois, si douce. Je ne suis rien, je ne fais partie de rien. Pourquoi cet amour pour ma souffrance ? Je suis le paria, l'étranger. Elle embellit, malgré tout, mes univers joyeux et paisibles. Je ne supporte plus toutes ces personnes qui m'entourent. Il m'arrive d'aimer, pour combien de temps, après une vie de séparation ? Ivre de peine, je perds l'équilibre. D'où me viennent ces passions, ces petits instants de bonheur. Il m'arrive de sombrer. Je respire la vie, alors que je n'ai pas de cœur. Je hais ce néant en moi. Je songe, je rêve, plein d'espoir. Je tangué, je chavire, je me brise, ô démente. Un jour, j'ai senti le vent, je me suis égaré sous l'effet de la brise qui me berçait. Une nuit, j'ai senti le vent, je me suis déchiré sous l'effet de la tempête qui me torturait. Amour. Je n'entends rien, je ne veux rien entendre. Ce mot m'est venu naturellement. J'ai mal, laisse-moi m'éteindre. Je n'ai jamais su ce qu'il signifiait réellement. Quelque chose de meurtrier. Ce sentiment. Cette horreur. Il me berce, me fait rêver d'elle, à mes côtés, pour un temps. C'est elle qui me fait vivre ! C'est elle que j'aime à en mourir. Toujours ce tourment, cette souffrance, cette solitude. Cette liberté. Cette torture. Ces poèmes. Ces averses meurtrières. Ces beaux couchers de soleil sur le monde, crois-tu que si elle regarde l'aurore, nous regardons dans la même direction ? Peut-être, ce serait si doux... Un songe sublime. Je ne veux rien savoir ! Quel est ce triste écho en moi ? Quelle est cette partie pleine d'espoirs en moi ? La brise me paraît si douce. Disparaître, je veux disparaître. Vivre, je veux vivre. Que tout s'arrête ! Je veux magnifier ma souffrance, mes tourments, sublimer ma douleur, pour goûter à la joie des moments présents. Je hais ce monde ! Les personnes qui me sont chères, comme je les aime ! Laisse-moi mourir. Laisse-moi vivre. Je suis fou. Nous sommes fous. Elle ne reviendra pas ! A jamais, belle amante, puisse la mort nous rapprocher. Désespoirs, ô désespoirs, prenez-moi ! J'aurais tellement de choses à te conter. Elle me fait tant souffrir. Je ne doute de l'avenir. Que me vaut cet optimisme ! Pourquoi m'arrive-t-il de me sentir si pessimiste ? Ô crépuscule sanglant, quand vas-tu donc laisser place à la nuit ? Bonjour belle aurore, ta rougeur me rappelle les joues d'une femme si chère à mon cœur.

Pourquoi je pense encore à elle ? Je ne l'oublierai jamais. Que tout cela finisse, que je puisse mourir. Quand elle reviendra je pourrai revivre. Où est passée la pluie qui me rongea ? Les larmes du ciel caressent mon corps, première chaude averse du printemps. Je l'aimais... Je l'aime... Meurs ! Vis... Oublie-la ! Que de magnifiques souvenirs... Je n'en peux plus... Cette femme... Douce amante... Je ne l'oublierai pas. Je ne l'oublierai jamais...

Songe

Je suis assis au bord d'une falaise. Mes pieds se balancent doucement dans le vide. Je contemple le ciel étoilé de cette nuit d'été. Aujourd'hui plus qu'hier, je me sens pris d'une joie inconnue, d'une gaieté étrangère. Quel doux sentiment. Je me vois pris d'amour pour ce sublime paysage. Je suis toutefois triste de ne pas voir son visage. J'observe le monde, les humains qui le peuplent, leurs vies si vaines et inutiles mais tellement belles dans leur triste éphémère. Peut-être ne suis-je qu'un enfant de la lune, aimant tous les défauts de l'univers, magnifiant le monde pour créer une harmonie dans mon tourment. Je me lève. Je ferme les yeux pour sentir la brise et son contact si agréable. Au loin résonne une musique entraînante et mélancolique, au rythme syncopé d'une marche vers de nouveaux horizons. Ainsi, je marche vers le précipice. Au lieu de la chute attendue, une langue de pierre suit mes pas. Me voilà traçant un nouveau chemin, loin de la tourmente de mon désespoir, un chemin de pluie et de terre, serpentant dans le vide terrifiant de nos vies. Dans l'abîme autour de moi, de multitude, de grandes sphères s'élèvent pour sortir des ténèbres. En chacune d'elles se trouve le rêve d'un enfant, plein d'espoirs et d'amour, malgré les guerres qui ravagent ce monde. Je plonge ma main dans une de ces bulles de verre. J'en ressors une pierre blanche et froide. Je la porte à mon cœur. Ainsi je trouve un refuge pour cette noble dame. La pierre se fait aspirer par ma peau et rentre dans ma poitrine. J'ai enfin scellé Barbarie en moi. Je vais de sphères en sphères, volant à chacune d'elles une noirceur, espérant réussir à remplir mon cœur. Souffrance, tristesse, haine, colère, mensonge, Tourments, chagrins, toutes ces choses font maintenant parties de moi. J'atteins le sol. La langue de pierre rentre dans la terre et se fige. Alors, de la démarche dansante et sautillante d'un enfant joyeux se promenant dans un grandiose paysage, je me dirige vers l'horizon. Ce qui m'entoure est morne, gris, mort. Que la mort me gagne, après tout, les cimetières font toujours des jardins. Elle ne vient pas, pourquoi viendrait-elle alors qu'hier je l'ai suppliée de me prendre ? Peu importe, je vais faire revivre ce monde. Alors d'un sourire, je caresse les roches et la terre. Je me souviens, maintenant, la vie peut aussi être un refuge de rêves et d'espoirs. J'ouvre grand les yeux. De mon regard mélancolique, de mon sourire amer mais heureux, j'aide mes mains à caresser le paysage, toujours au rythme de la joyeuse musique qui résonne dans ma tête. À chaque contact de

mes doigts contre les rochers, ils s'effritent, deviennent terre, se couvrent d'herbe. Des arbres grandissent derrière moi, toujours plus haut. Au fil de mes caresses, les bourgeons s'ouvrent sur de magnifiques fleurs. Ô douces chrysanthèmes, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de simplement dire je t'aime ? À cette vie, à mon amour, à ce monde. Je vais redécorer cet univers pour qu'il brille plus qu'une étoile. Un sublime portrait, ô subtil chef d'œuvre. Que les pétales De toutes ces fleurs recouvrent le monde ! Que la joie pénètre dans le cœur des Hommes ! À vos sourires, humains ! À mes souvenirs et chagrins ! Que faire maintenant que la paix me gagne entièrement ? Je ne sens plus les noirceurs omniprésentes dans mon âme. Serait-ce ma lumière qui crée cette harmonie ? Je dépose des bouquets pour ces doux songes d'espoirs. Le vent me berce, me caresse, me soigne. Vais-je découvrir l'amour en chemin ? Adieu mes pleurs, mon destin ne sera que celui du cœur, celui de l'humain. Je vis. Je vis ! Quel doux sentiment. Je sens encore Barbarie en moi, devenue harmonie face à la paix. Je vais de mes larmes repeindre la brume et redorer le monde à l'encre de ma plume. La musique me mène au bout de tous mes chemins, ô belle plage de sable fin. Alors je verse à la mer un triste sanglot, je crois. Mon regard mélancolique se perd dans l'horizon, contemplant les étoiles de ce ciel charbon. Je vais rester ici, à admirer la voûte céleste. Puisse le réveil ne jamais arriver...

Perte

L'horizon se dessine devant moi en un trait flou et tordu ; identique ? Je suis en cet instant comme les gris nuages, je retiens inlassablement mes larmes. Un jour pourtant, elles tomberont. Il pleut toujours au bout du conte. Je contemple les arbres fleuris du printemps, redoutant qu'il ne soit automne. Je combats ces fleurs en une triste antithèse, par ma noirceur. Tout ira mieux demain. Du moins je l'espère. Car... c'est déjà ce que je me suis dit hier. Je suis maintenant immobile. Dans mon esprit je me débats, je chavire, je me tords. Je ne sais pourquoi. Pour quelle cause imperceptible ? Pour quelle petite fleur égarée dans les temps ? Serait-ce moi qui suis perdu ? Peut-être... Pourquoi pas...

Voyez-vous le printemps ?

Je ne vois rien venir...

Je regarde les feuilles des arbres, au loin. Je le vois, enfin de retour. Arbre monde, cerisier. Il était plus majestueux auparavant. Nous sommes tous deux lassés de la vie. Boucle après boucle, nous nous sommes extraits de la ronde. Et maintenant, libre, seul. Sombre dépression. Je peine à survivre sans une moitié de moi-même. Essayant de sourire ; en vain ? Essayant de découvrir le destin. De gré, malgré. Contre et avec le vent. Toujours. Cherchant le repos dans la nuit, luttant avec l'agonie. Un combat de chaque jour, d'être libre. Surtout maintenant. Surtout ici. Lorsque même le crépuscule et l'aurore sont devenus amants. J'aperçois tout de même, entre les formes indéfinies des nuages, un bleu ciel, un rose agonie. Où suis-je ?

Sentez-vous ces douces fleurs ?

Je ne sens que des pleurs...

M'aurait-il oublié ? Peut-être. Sans doute. Le limpide doute est bien là. J'hésite à le dire mais... je m'oublie moi-même. Ainsi je pars en folie. Me parlant dans le creux de l'oreille, me contant des douceurs, me berçant doucement. Quelle triste compagnie que la mienne. Je ne pourrais, malgré tout, jamais me trahir. Je parcours la terre, loin, toujours plus loin vers l'inconnu. Me heurtant avec la vie qui va, qui vient et je me perds. J'entends le vent ; Déesse ? Je vois l'étoile filante ; Par quel envol lunaire ? Je marche sur les rêves ; Cauchemardesque ? À la recherche de l'éternel solide.

Ne ressentez-vous pas les caresses du vent ?

Je ne me sens plus moi-même...

Ma mémoire se dissipe. Où vais-je ? Par où ? Et après tout cela ? Pourquoi ? Je suis pris d'un rire ; démence ? Qu'il est drôle de voir de si compréhensibles questions terriblement incompréhensibles. Et je ris, fou, et je ris, amer. Par quel chemin vais-je trouver ma lumière ? La grâce porterait-elle son nom ? Que l'avenir me fait peur, maintenant que je ne l'ai plus dans le cœur. Et virevoltent les feuilles d'automne vers le gris crépuscule. Au moins, elles ont toujours su où aller. Je sais maintenant pourquoi le paysage est flou ! Ce sont mes larmes qui me troublent la vue. Oui, je ne vois plus de printemps.

Entendez-vous les torrents ?

Je n'entends plus l'océan...

J'avance à reculons, trébuchant, tanguant, chavirant. Je lutte tant bien que mal contre ce flot infini qu'est le vide. Et doux, pourtant, si doux. Je chute, simplement. Je suis perdu ; perdition ? Que puis-je faire à part rêver, dans ce monde où les songes et la dure réalité se haïssent. Et que puis-je essayer de

faire, à part vivre. Oui, je reste en folie. Je lutte contre moi avec virulence. Je perds la raison. Avec qui je parle en cet instant ? Je ne l'ai jamais su. Triste torture. Je danse seul avec moi. Nous sommes donc deux ; peut-être ? Valsant comme l'ultime feuille morte en ce début d'hiver. Libre. À jamais.

Les nuages ne sont-ils pas délicieux ?

J'ai perdu le goût...

Perdition

Elle s'en est allée un matin, me disant une dernière fois au revoir. Mon cœur s'est déchiré un matin, sans doux rêves d'espoirs. Dans la fraîcheur de l'hiver, dans la torpeur d'une nuit passée à ses côtés, je n'ai pas réellement compris ce qui se déroulait. Je me souviens juste lui avoir souri, avant de la voir s'éloigner, au loin, pour longtemps, pour toujours, pour une petite éternité. En regardant vers l'est, je crois encore l'apercevoir, debout face à moi, les larmes aux yeux, belle. Je vois encore son ultime regard, j'entends encore son ultime je t'aime. Je ne cherche plus à savoir pourquoi je n'ai pas pleuré. Je ne sais même plus qui a tourné les talons en premier. Je me suis vite retrouvé seul, perdu dans le brouillard. Dans mon tourment, le printemps m'a souri. L'hiver était parti avec elle. Je me suis alors rendu à mon quotidien, d'une démarche hésitante. Chaque lieu que je contemplais me semblait manquer de quelque chose, de quelqu'un. Le temps s'est écoulé d'une manière irréaliste, lentement. Tandis que le soleil gagnait l'ouest, je suis rentré chez moi. Le temps se jouait de moi, le soleil était éclatant. Aucun sombre nuage, aucune trace de pluie. J'avais encore plus de mal à croire que je ne la reverrais plus. J'ai continué ma route. Arrivé dans mon appartement, je me suis assis à une chaise, près de la fenêtre. J'ai contemplé le paysage, longuement, longtemps. Je me suis alors mis à pleurer. Doucement, sans aucun sanglot. Mes larmes coulaient, simplement, sans que je ne puisse les arrêter. Je suis resté figé, un long moment. En voyant le crépuscule gagner lentement le ciel, je me suis levé d'un bon et suis sorti dehors. Ce qui est sorti de la ville, lorsque j'ai ouvert la porte, c'est le bruit assourdissant du silence. Je n'entendais pas les rumeurs habituelles des habitants, il n'y avait que le vent qui sifflait. Je me suis alors mis à marcher, au hasard des rues, pareil à une âme en peine cherchant un doux refuge dans la perdition. Il n'y avait personne, j'étais totalement seul. Mes pas m'ont amené devant un parc. L'herbe était accueillante, l'ombrage sous les arbres était doux à mes yeux. J'ai poussé le portillon et me suis engagé dans l'allée. J'ai déambulé ainsi, sans but, pendant un long moment. Le froid me heurtait, m'offrant une bien triste compagnie. Je me suis machinalement arrêté devant un saule pleureur. Je me suis glissé sous ses branchages et me suis allongé, dos à son tronc. J'ai observé ces derniers onduler sous les effets de la brise. bercé par le paysage sanguin du crépuscule, j'ai fermé les yeux. J'ai senti la terre, l'herbe, l'arbre contre moi.

J'ai senti le vent contre ma peau. Je me suis senti en moi. J'ai souri, imperceptiblement. C'est ainsi que je me suis endormi, en rêvant d'elle à mes côtés, dans une douce étreinte. J'ai oublié le réel en un instant, ne pensant qu'à elle, n'aimant qu'elle. Le réveil va être terrible...

Océan

Je marche, sur une bande de sable fin, au milieu de l'océan. Il fait nuit, les eaux m'entourent. Au loin, un phare brille d'une lueur chaude, m'attirant irrésistiblement. Vais-je un jour pouvoir goûter sa chaleur ? Les sombres nuages qui recouvrent le ciel se sont écartés en un vaste cercle, me laissant voir le clair de lune et de nombreuses étoiles. La mélancolie ma gagne, me fait sombrer, me fait vivre. Que se passe-t-il ? Mes larmes coulent. Le paysage est pourtant si sublime. Au fil de mes pas, je rencontre une multitude de corneilles, posées sur le sable. A mesure que j'avance, elles s'envolent dans les cieux une à une, formant une sublime tornade noire et ténébreuse, plongeant droit vers l'horizon. Beaux oiseaux, partis pour ne jamais revenir...

Envole

Virevolte, doux pétale de cerisier ! Découvre les cieux grisâtres de ce début de printemps... Dénude ce ciel ombragé ! Ô mon beau pétale de cerisier...
Observe cette terre comme je contemple le monde ! Vois comme j'étais tourmenté, il y a peu ! Vois comme mon cœur vibre, maintenant que je suis heureux... Regarde cette petite étoile posée délicatement sur mon âme déchirée... La pluie, les nuages, ma vie, mes mirages... Tant de choses si belles que j'avais tenté d'oublier ! Souvenirs, Ô souvenir, merci d'exister, merci de la faire exister encore un peu, dans mon cœur amoureux et languissant d'amour... J'étais triste comme toujours ! La folie m'a pris, douce joie...
Puissante passion ! Bonjour, monde ! Belle, ce qu'elle était, amoureuse, aussi, de mon âme égarée dans un univers trop grand pour moi ! Amoureux, ce que j'étais, d'elle, qui est partie trop tôt, partie pour ne jamais revenir...